

*Le Club des
philosophes amateurs*

Alexander McCall Smith

Le Club
des philosophes
amateurs

*Traduit de l'anglais
par François Rosso*



Titre original : The Sunday Philosophy Club

- © Little, Brown, London.
- © Alexander McCall Smith, 2004.
- © Éditions des Deux Terres, octobre 2005, pour la traduction française.
- © À vue d'œil, 2010, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-84666-542-1

www.avuedoeil.fr

À vue d'œil

27 Avenue de la Constellation

B.P. 78264 CERGY

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

Numéro Azur : 0810 00 04 58

(prix d'un appel local)

Ce livre est dédié à James et Marcia Childress

Chapitre 1

Isabel Dalhousie vit le jeune homme tomber du « paradis », le dernier étage de la salle de concert. La chute fut très brève, une fraction de seconde, à peine le temps pour elle d'apercevoir la silhouette renversée du jeune homme, les cheveux en bataille, la veste et la chemise relevées sur son torse, découvrant l'abdomen. Il heurta la rambarde du premier balcon et piqua la tête la première vers le parterre en contrebas.

Curieusement, la première chose qui vint à l'esprit d'Isabel fut ce poème d'Auden sur la chute d'Icare. L'événement avait eu lieu, écrivait Auden, alors que la foule vaquait à ses occupations quotidiennes, sans remarquer qu'un homme était en train de tomber du ciel. *Je parlais à un ami, se remémora Isabel. Je parlais à un ami et le garçon est tombé du ciel.*

Elle se serait rappelé cette soirée même sans cet accident. C'était avec un certain scepticisme qu'elle avait envisagé le concert de l'Orchestre symphonique de Reykjavik – dont elle n'avait

jamais entendu parler –, et elle ne serait pas venue si son voisin ne l'eût pour ainsi dire forcée à accepter une place qui, sans cela, aurait été perdue. Reykjavik possédait-elle un orchestre symphonique professionnel, s'était-elle demandé, ou s'agissait-il d'une formation d'amateurs ? Amateurs ou non, si des musiciens avaient pris la peine de venir jouer à Édimbourg en ce début de printemps, ils méritaient sans conteste un public : il aurait été trop injuste qu'ils se fussent déplacés de si loin pour jouer devant une salle vide. Aussi avait-elle assisté à leur prestation, dont la première partie mêlait des œuvres des répertoires romantiques allemand et écossais : Schubert, Mahler et Hamish MacCunn.

C'était une soirée étonnamment tiède pour une fin de mois de mars, et l'atmosphère de l'Usher Hall était plutôt étouffante. Par précaution, elle portait une tenue légère, ce dont elle n'eut qu'à se féliciter tant la température au premier balcon avait bientôt grimpé en flèche. À l'entracte, elle était descendue profiter de l'air frais à l'extérieur du théâtre, évitant le bar et sa cacophonie de voix. Elle aurait pu y croiser des

gens qu'elle connaissait, bien sûr : à Édimbourg, il était impossible de sortir sans en rencontrer. Mais, ce soir-là, elle n'était pas d'humeur à causer. Quand l'heure vint de remonter au premier balcon, elle hésita quelques instants, gagnée par l'envie de rentrer sans écouter la deuxième partie du concert ; cependant sa répugnance invétérée pour tout acte impliquant un manque de concentration ou – pire – de sérieux la convainquit de regagner son siège. Une fois assise, elle saisit le programme laissé sur le bras du fauteuil voisin et prit connaissance de ce qui l'attendait. Elle inspira profondément. Stockhausen !

Elle avait apporté les jumelles de théâtre qu'elle estimait nécessaires – même des modestes hauteurs du premier balcon – et les dirigea vers la scène en contrebas, scrutant les visages de chacun des instrumentistes : au concert, c'était une curiosité à laquelle elle ne pouvait résister. D'ordinaire, il est mal vu d'observer les gens à la jumelle, mais cette pratique était tolérée au théâtre, et si la lunette déviait un peu vers le public, qui s'en apercevrait ? Les pupitres des cordes alignaient des visages banals ; en revanche,

un des clarinettes avait des traits hors du commun : pommettes hautes et saillantes, grands yeux enfoncés dans leurs orbites et, au menton, une fossette aussi profonde qu'un coup de hache. Son regard s'attarda sur lui, et elle se prit à songer aux générations de hardis Islandais, et avant eux de Danois conquérants, dont les labeurs avaient abouti à des traits si typiques : hommes et femmes arrachant leur survie à la maigre terre des plateaux glaciaires, pêcheurs traquant la morue dans des eaux gris acier, leurs épouses luttant pour nourrir les enfants d'avoine et de poisson séché... Et, au terme de tant de peine, un clarinetiste.

Elle posa ses jumelles et s'appuya au dossier du fauteuil. L'orchestre était d'une virtuosité indéniable et avait joué le MacCunn avec verve, mais pourquoi diable tous ces musiciens s'obstinaient-ils à vous fourguer du Stockhausen ? Peut-être pour faire montre de leur raffinement culturel. Certes, nous sommes de Reykjavik, et certes aussi, c'est une petite capitale éloignée du reste du monde, mais au moins pouvons-nous jouer Stockhausen aussi bien que n'importe qui.

Elle ferma les yeux. C'était vraiment une musique à vous écorcher les oreilles, et une épreuve que des artistes de passage n'auraient pas dû infliger à leurs hôtes. Elle réfléchit un moment aux politesses et impolitesses des orchestres. Ils se devaient certainement d'éviter tout affront de nature politique : ainsi les formations allemandes s'étaient-elles longtemps abstenues de jouer Wagner à l'étranger, dans certains pays tout au moins, et lui avaient-elles préféré des compositeurs germaniques un peu plus... humbles. Cela convenait à Isabel, qui n'aimait pas Wagner.

Le Stockhausen était le dernier morceau du programme. Quand le chef d'orchestre eut regagné les coulisses et les applaudissements pris fin – un peu moins chaleureux qu'on aurait pu s'y attendre : la faute à Stockhausen ! –, elle quitta son siège et se dirigea vers les toilettes ; elle tourna un robinet et but dans le creux de ses mains (l'Usher Hall boudait la modernité d'un jet d'eau potable), puis s'aspergea le visage. Une fois rafraîchie, elle ressortit dans le couloir. Ce fut alors qu'elle aperçut son amie Jennifer au pied des quelques marches conduisant au premier balcon.

Elle hésita. Il régnait encore une chaleur pénible dans le théâtre, mais elle n'avait pas vu Jennifer depuis plus d'un an et ne pouvait décemment s'en aller sans la saluer. Elle se fraya un chemin jusqu'à elle.

« J'attends David, dit Jennifer en faisant un geste vers les rangées de fauteuils. Figure-toi qu'il a perdu un verre de contact et qu'une ouvreuse a été obligée de lui prêter sa lampe de poche pour aller le récupérer sous son siège. Il en avait déjà égaré un dans le train de Glasgow, et voilà que ça recommence ! »

Elles bavardèrent un moment, tandis que dans l'escalier la foule s'acheminait vers la sortie. Jennifer, une belle femme dans la quarantaine – comme Isabel –, portait un tailleur rouge sur lequel elle avait piqué une grosse broche en or en forme de tête de renard, et Isabel ne put s'empêcher de regarder ces yeux de rubis qui semblaient fixés sur elle. « Mon Petit Frère Renard, pensa-t-elle. On dirait vraiment mon Petit Frère Renard. » Au bout de quelques minutes, Jennifer jeta un coup d'œil impatient vers la salle.

« Allons voir s'il a besoin d'aide, dit-elle, agacée. Ce serait une vraie calamité s'il en avait perdu un autre ! »

Elles gravirent une brève volée de marches et, entre deux rangées, distinguèrent le dos de David, penché derrière un fauteuil et promenant le rayon de la lampe sur le sol. Ce fut à cet instant, alors qu'elles se tenaient à cet endroit, que le jeune homme tomba du niveau supérieur, sans bruit, sans un cri non plus, agitant les bras comme s'il essayait de voler ou de repousser le sol devant lui, puis il sortit de leur champ de vision.

Elles n'eurent que le temps de se regarder, avec la même incrédulité. Un cri s'éleva en contrebas, une voix de femme, aiguë. Un homme poussa une exclamation sonore, une porte claqua.

Isabel fit un pas en avant et saisit le bras de Jennifer.

« Mon Dieu ! articula-t-elle. Mon Dieu... »

Plus loin, le mari de Jennifer se redressa vivement.

« Qu'est-ce que c'était ? lança-t-il. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

– Quelqu'un est tombé ! » répondit Jennifer.

D'un geste, elle désigna l'extrémité de l'amphithéâtre, à l'endroit où les rangées de sièges rejoignaient le mur.

« De là-haut. Un homme... »

De nouveau, elles se regardèrent. Cette fois, Isabel s'avança jusqu'au bord. La rambarde était surmontée d'un rail en cuivre, qu'elle empoigna avant de se pencher.

Au-dessous d'elle, le jeune homme gisait affalé sur un des fauteuils, les jambes tordues sur l'accoudoir du fauteuil suivant, un pied sans chaussure mais non sans chaussette, remarqua-t-elle. Elle ne voyait pas sa tête, qui pendait sous le niveau du siège ; mais elle vit son bras bizarrement tendu en l'air, comme pour saisir quelque chose, immobile. Près de lui se tenaient deux hommes en smoking : l'un se penchait pour le toucher tandis que l'autre regardait vers la porte.

« Vite ! dit le premier. Dépêchons-nous. »

Une femme cria quelque chose et un troisième homme accourut le long du bas-côté. Il se pencha à son tour et entreprit de soulever l'accidenté. La tête de celui-ci apparut, se balançant mollement

comme si elle ne tenait presque plus au reste du corps. Isabel recula et tourna les yeux vers Jennifer.

« Il faut que nous descendions témoigner, dit-elle. Nous avons vu ce qui est arrivé. »

Jennifer baissa la tête.

« Nous n'avons pas vu grand-chose, objecta-t-elle. Ça s'est passé si vite... C'est terrible ! »

Isabel vit qu'elle tremblait et lui passa son bras autour des épaules.

« Oui, affreux, dit-elle. Quel choc ! »

Jennifer ferma les yeux.

« Il est tombé... comme ça, en moins d'une seconde ! Tu crois qu'il est vivant ? Tu l'as vu bouger ?

– J'ai bien peur qu'il soit grièvement blessé », répondit Isabel. Ou pire encore, elle s'en doutait.

Elles descendirent au rez-de-chaussée. Devant l'entrée du parterre, un petit attroupement s'était formé, d'où s'élevait un bourdonnement de paroles. À l'approche d'Isabel et de Jennifer, une femme se tourna vers elles.